

Non, cet indice manquera aux fossoyeurs et à M. Myrand pour retrouver la tombe du frère Marc; et il est à craindre que, faute de la bibliothèque et du musée, on ne la retrouve jamais.

*Jeudi matin.* — J'ai peu et mal dormi. La fatigue, le changement de local, une digestion laborieuse, tout me persuadait que je passerais une mauvaise nuit. Je n'ai pas été trompé. A plusieurs reprises la sirène a crié, à la rencontre de navires sans doute. De onze heures à cinq heures et demie j'entendis constamment résonner le timbre avertisseur de l'homme à la roue au mécanicien, glisser en sautades sur le pont les cables du gouvernail, crier les goélands autour du bateau... Pas de houle, donc ni roulis ni tangage. Les coups de piston de la machine toutefois imprimaient à ma cabine un petit dodelinement qui me semblait soulever mon lit sans trêve, à chaque seconde, comme la poitrine fait en respirant. Avec ça, pour ne pas déroger aux lois de l'hygiène j'avais laissé mon hublot ouvert toute la nuit, et j'en ai gelé.

A cinq heures et demie j'en ai plein le dos, et je me lève.

A babord, à tribord, devant, derrière, partout de la brume. Or en un clin d'oeil, comme par magie, la brume se précipite sur le fleuve comme une nappe flottante. Puis, aussi rapidement elle recule ses frontières, et la côte sud apparaît. La côte nord est perdue. Nous sommes par le travers de l'île du Bic, longue de deux milles et d'élévation moyenne. La côte, à cette distance, est peu intéressante. Plus de fond de montagnes, comme de Québec à la petite rivière Saint-François; mais des collines plutôt, en pente douce. Elles sont assez élevées, car dans leurs plis traînent des lambeaux déchiquetés de brume.

Quelques goélands suivent le navire. C'est leur première apparition, je la salue avec joie. Un matelot explique qu'en leur jetant des vivres ils accourront par milliers du fond de l'horizon. Je veux tenter l'expérience, et me fais apporter des croûtons de pain. Mon homme, qui a si souvent vu tant de milliers de goélands accourir en un clin d'oeil pour une pelure de banane, s'esquive à fond de cale...

J'éniette mon pain dans le sillage du vaisseau, et de fait les oiseaux se précipitent le ramasser. Chose curieuse, un seul descend, bien que tous ils aient sûrement vu jeter le pain. Seraient-ils disciplinés? serait-ce chez eux la règle: chacun son tour? Pas une seule fois deux goélands ne sont descendus pour se disputer la même pâture, et je renouvelai l'expérience un grand nombre de fois.

Chose étonnante encore que l'acuité de vision de ces oiseaux de mer. A la distance de plusieurs cents pieds ils distinguent dans le remous du navire une brique de pain grosse comme la moitié d'un bouchon.

Mais les goélands n'accoururent pas par milliers, pas besoin de le dire. Il en vint une douzaine peut-être... Les autres, il est à présumer, étaient occupés ailleurs... et mon matelot était à fond de cale.

Voici, au dire des gens du bord, comment "opère" le goéland,